



WARNER BROS. PICTURES ET MARVELOUS PRODUCTIONS PRÉSENTENT

NOUS SOMMES RESPONSABLES DE CE QUI NOUS UNIRA DEMAIN.

SIMONE VEIL

UN FILM DE
OLIVIER DAHAN

ELSA ZYLBERSTEIN

REBECCA MARDER

ÉLODIE BOUCHEZ
JUDITH CHEMLA
OLIVIER GOURMET
MATHIEU SPINOSI
SYLVIE TESTUD
PHILIPPE TORRETON

SIMONE

LE VOYAGE DU SIÈCLE

© 2020 - MARVELOUS PRODUCTIONS - FRANCE 2 CINÉMA - FRANCE 3 CINÉMA

WARNER BROS. 2 cinéma 3 cinéma france.tv CANAL+ CINÉMA+ INDÉFILMS CORMAGNE 3 DOLBY DIGITAL 7+ 4K+ prod lab Swan Films SCOTCH CMC SciencesPo WARNER BROS.

SIMONE

LE VOYAGE DU SIÈCLE

UN FILM DE **OLIVIER DAHAN**

Avec **ELSA ZYLBERSTEIN, REBECCA MARDER, ÉLODIE BOUCHEZ, JUDITH CHEMLA, OLIVIER GOURMET, MATHIEU SPINOSI.**
Avec la participation de **SYLVIE TESTUD** et de **PHILIPPE TORRETON.**

Produit par **Marvelous Productions**, en coproduction avec **France 2 Cinéma, France 3 Cinéma**, en association avec **Scope Pictures**
Avec la participation de **Canal +, Ciné +** et **France Télévisions**, en association avec **Indéfيلم 8, Cofimage 31** et **Palatine Étoile 17** avec le soutien de la **Région Ile-de-France**

Ventes internationales : **Other Angle Pictures** en association avec **CN8 Productions**

Distribution France : **Warner Bros. Pictures**

© 2020 - MARVELOUS PRODUCTIONS - FRANCE 2 CINÉMA - FRANCE 3 CINÉMA

LE 12 OCTOBRE AU CINÉMA

Retrouvez toutes les informations disponibles sur le film sur : <https://newsroom.warnerbros.fr/> et suivez toute l'actualité Warner Bros. France sur :



LIEN DE TÉLÉCHARGEMENT DE L'AFFICHE OFFICIELLE
<http://a5.adstream.com/public/preview/ru0tb7mns18s>

LIEN DE TÉLÉCHARGEMENT DU JEU PHOTO
<http://a5.adstream.com/public/preview/1kusq455z2kyk>

CONTACTS PRESSE

Dominique Segall, Apolline Jaouen & Kelly Riffaud-Laneurit | Dominique Segall Communication

apolline.jaouen@gmail.com, kriffaud@dominiquesegall.com
Clara Devoret & Timothée Nicolas | Majorelle PR & Events
cdevoret@majorelle-pr.fr - tnicolas@majorelle-pr.fr

E-RP : Lucile Astesana | Cartel
lucile.astesana@agence-cartel.com

A woman with grey hair, wearing a dark fur coat, looks directly at the camera with a serious expression. In the background, a group of people, including a man in a dark puffer jacket and a woman in a white headscarf, walk through a snowy park with bare trees.

SYNOPSIS

Le destin de Simone Veil, son enfance, ses combats politiques, ses tragédies.

Le portrait épique et intime d'une femme au parcours hors du commun qui a bousculé son époque en défendant un message humaniste toujours d'une brûlante actualité.

ENTRETIEN

avec Olivier Dahan



Pourquoi avez-vous souhaité vous investir dans ce projet ?

Depuis la fin de l'écriture de *La Môme*, je voulais faire une trilogie de portraits en m'attachant, successivement, à une artiste, une comédienne, et une femme politique. Elsa Zylberstein est venue me voir, alors que je ne souhaitais plus faire de cinéma, pour me proposer de consacrer un film à Simone Veil. C'était l'opportunité de finir cette trilogie qui parle de choses, et pas seulement de personnages, qui me préoccupent, voir m'obsèdent, dans la vie. Faire le portrait cinématographique d'une personne est une façon d'aborder l'Histoire du pays, ou d'une époque, de développer des thématiques sociales et psychologiques, de réécrire une histoire avec un angle de vue spécifique et personnel. C'est en fait l'inverse d'un biopic. Les producteurs du film l'ont compris et m'ont fait confiance dans ce processus particulier.

Qu'est-ce que représente Simone Veil à vos yeux ?

Comme pour tous les Français de ma génération, c'est quelqu'un qu'on a eu l'habitude de voir à la télévision à travers quelques discours marquants. Et comme tout le monde, je ne connaissais pas bien sa vie, son travail de magistrate et même de politique. J'ai commencé par lire son autobiographie. Le livre démarrait à La Ciotat où je suis né car c'est là qu'elle passait ses vacances avant la guerre : c'est un élément qui a dû m'interpeler. Plus en profondeur, cela faisait aussi un moment que j'avais envie de parler de cette période.

Mon père qui était militant antiraciste et « échappé » des rafles allemandes a dû m'influencer aussi. J'ai grandi dans un univers familial où ces questions étaient très concrètes. *Simone, Le Voyage du Siècle* est avant tout, un film sur la transmission. Les 15 dernières minutes du film sont la somme de ce que je voulais dire avec ce film et la vraie raison pour laquelle j'ai essayé de le faire.

Quel travail de documentation avez-vous mené ?

J'ai à peu près tout lu sur Simone Veil. J'ai lu et écrit en même temps – et cela allait prendre la forme que cela prenait. La documentation m'a servi, mais je me suis surtout laissé guider par l'intuition pour les principales scènes qui n'ont d'ailleurs pas forcément été documentées. Il n'y a pas de documentation sur l'intime et les sentiments. Seule l'intuition. Il fallait que mon intuition soit aiguisée : je me suis enfermé pendant deux mois et deux semaines et, huit heures par jour, j'ai écrit sans m'arrêter, avec tous les livres ouverts autour de moi, mais aussi des articles, des interviews, des documentaires. Je devenais les personnages du film et je mélangeais le tout avec mes émotions familiales. Je ne piochais que ce qui m'intéressait, avec une subjectivité totalement assumée. De toute façon, si un portrait n'est pas subjectif, il est voué à l'échec. En revanche, il doit être juste. Et c'est à travers la subjectivité que j'essaie de trouver de la justesse. Il faut parler de soi, tout en trouvant la limite, pour ne pas prendre le pas sur l'histoire des personnages. J'ai eu la

chance de rencontrer Marceline Loridan-Ivens, Ginette Kolinka et Paul Schaffer, je les ai écoutés, et je les ai regardés... On ne peut qu'imaginer.

La construction sous forme de mosaïque, qui nous fait passer d'une époque à une autre grâce à des rimes émotionnelles, s'est-elle imposée rapidement ?

J'écris comme ça, sans me poser de question : pour moi, cette écriture n'est pas un travail intellectuel. Il ne s'agissait pas de casser la chronologie pour faire du style. À mes yeux, une histoire n'est pas forcément linéaire et cette approche me permet aussi de libérer la créativité. Ce ne sont pas des flash-backs ou des flash-forwards, mais des rimes. Des rimes de couleurs, de sons, de mots... Je souhaitais aller plus loin que dans *La Môme* dans cette recherche narrative qui fait que le portrait complet n'apparaît qu'à la fin.

Pour beaucoup, Simone Veil est une icône. Comment vous y êtes-vous pris pour l'humaniser ?

En parlant de moi ! C'est vrai de tous les films, et plus encore d'un portrait cinématographique. Si on ne parle pas de soi, au sens large – de sa famille, de son histoire, – on ne parle de rien. Il est impossible de cerner qui que ce soit dans un film. À part des bribes de soi-même. Ceci-dit Simone Veil n'est pas une icône à mes yeux. Elle est plus que ça. Lisez ses textes.

Farouchement indépendante et frondeuse dès son plus jeune âge, Simone Veil est profondément attachée à sa famille. Est-ce cet équilibre entre ces deux pôles qui lui a permis de rester debout ?

Ce que j'ai cherché à montrer, c'est qu'aussi forte soit-elle, Simone Veil n'a pu rester debout à chaque instant. Personne ne peut être debout tout le temps. Le fait qu'elle ait perdu presque toute sa famille dans les camps explique qu'elle ait toujours eu un pied chez les morts, ce qui n'était pas facile pour elle ou son entourage. Et la force est très ponctuelle : comme tout le monde, Simone Veil témoigne d'une vraie force parfois, mais elle s'écroule à d'autres moments, surtout quand le doute, voire la tristesse, s'immisce en elle. En revanche, je crois qu'elle n'a jamais eu peur. Quand on sort d'un camp de concentration à 17 ans, on est vacciné contre la peur, j' imagine.

La mère de Simone Veil est centrale dans sa trajectoire.

Simone Veil a en effet hérité de sa mère son aversion pour l'injustice et, après sa disparition, celle-ci devient plus essentielle encore dans sa vie. La figure de la mère est au cœur du film, et c'est l'une des raisons importantes qui m'ont fait écrire ce scénario.

L'expérience des camps renforce encore cette haine de l'injustice.

Je pense que les camps aiguïssent le caractère de Simone Veil, mais qu'elle avait déjà ce tempérament avant. C'est ce qui m'a intéressé : les camps ne fabriquent pas Simone Veil, mais ils lui rendent l'injustice insupportable de manière épidermique. C'est ce qui rend son parcours rare car beaucoup de gens se sont effondrés même quand ils ont survécu.

Le film apporte aussi un éclairage salutaire sur certains pans moins connus de l'action de Simone Veil, comme son engagement en faveur de conditions de détention plus humaines dans les prisons algériennes.

En réalité, Simone Veil n'a fait que travailler sur les mêmes objets toute sa vie : les combats que j'ai voulu mettre en avant n'étaient pas guidés par une volonté d'exhaustivité, mais de transversalité. Pour elle, peu importe d'où viennent les êtres humains – de quel pays, de quelle ethnie, de quelle religion. Simone Veil est très politique au sens noble du terme. Ce n'est pas une « politicienne ». Elle est toujours restée magistrate dans l'âme et ses plus grands combats, elle les a menés à travers les lois.

Comme on le sait, la représentation des camps de la mort au cinéma a toujours été sujette à débat et pose, pour certains, une question morale. Comment l'avez-vous abordée ?

Je me suis posé beaucoup de questions quant à la représentation. J'ai coupé des scènes dans le scénario. Qu'est-ce que je pouvais montrer alors que tout a été dit et montré ? Pour autant, je me suis dit que ce n'est pas parce que les camps de la mort ont été vus et montrés que les jeunes générations les ont vus. Il n'est pas évident que les plus jeunes aient vu *La Liste de Schindler*, *Shoah*, *Le Pianiste*, ou même *Le Fils de Saul*. Je voulais faire un film très accessible et en même temps exigeant. Du coup qu'est-ce que je pouvais m'autoriser à montrer ? J'ai filmé une arrivée dans les camps – la première déshumanisation.

Il y a ensuite cet épisode, très fort, qui suit la libération des camps.

Après la marche de la mort, il y a eu tout une séquence, pire que Dachau et Auschwitz, au moment où le Reich s'écroule : une forme d'errance pendant laquelle ont eu lieu des viols, des meurtres etc. Je voulais aborder cet épisode de manière non descriptive. J'ai utilisé un long texte de Simone Veil sur lequel j'ai monté des images de paysages qui défilent en plan-séquence. A mesure que l'on avance dans le plan, on remonte le temps. Le texte est un récit verbatim qui raconte comment, après

Auschwitz, on peut basculer plus loin encore en enfer. C'est sans doute pour moi la partie la plus importante de l'épisode des camps : le récit verbatim, seul, raconte l'histoire. Je ne voyais même pas comment je pouvais ajouter un mot ou supprimer une phrase.

La proximité de Simone et d'Antoine Veil est palpable.

Je voulais montrer la force du couple dans le film. Je ne crois pas à une femme qui accomplit tout, toute seule, ou de même à un homme qui accomplit tout, tout seul. Je crois à la force d'être à deux pour faire quelque chose. Simone Veil a mené ses combats avec son mari à ses côtés. Les plus grandes avancées de Simone Veil ont été obtenues à deux. C'est une dimension que j'ai vraiment cherché à évoquer de mon mieux dans le film. Simone et Antoine, ensemble, créent une réaction chimique et une synergie qui décuplent leurs forces.

Vous évoquez aussi l'engagement de Simone Veil en faveur de l'Europe, meilleure garante, selon elle, pour assurer une paix durable.

Le but initial de la construction européenne : la manière dont celle-ci a été imaginée par ses fondateurs, dont Simone Veil, c'est la Paix. D'ailleurs, dès que l'Europe est fragilisée, comme c'est le cas aujourd'hui, des tensions guerrières se manifestent. C'est dans ce sens-là que j'avais besoin de parler de l'Europe

et il me semble d'ailleurs que c'est la seule façon. Il s'agit de préserver la paix avant tout – ensuite, et ensuite seulement, on peut s'occuper d'agriculture ou d'autres secteurs économiques. Malheureusement, aujourd'hui, l'économie et le capitalisme sauvage, ont pris le pas sur tout le reste. Simone Veil disait « l'Europe c'est la Paix ». Quand j'écrivais ce film, je me suis interrogé sur ce point, à savoir si cette phrase était toujours pertinente et d'actualité en 2020. La guerre en Ukraine répond à ces doutes.

Les différentes époques sont reconstituées avec soin, sans jamais gêner la fluidité de la narration. Comment avez-vous travaillé les décors ?

En s'appuyant sur des recherches, en collaboration avec le chef-décorateur Christian Marti et son équipe. Il y a un mélange de décors intimistes et de décors historiques, avec quelques fois des libertés. Car je n'aime pas me sentir totalement prisonnier d'une époque et j'essaie avant tout d'évoquer une atmosphère et un sentiment plutôt que de reproduire une réalité historique. Pour autant, on part de cette réalité historique pour voir ce qu'on peut en faire.

Comment s'est posée la question de l'incarnation de Simone Veil ?

La difficulté majeure était d'avoir deux actrices pour le même rôle. Pour autant, comme j'abolis la temporalité classique du récit,

cela a fonctionné naturellement. Car, au fond, il s'agit de la même personne ! Je préfère largement ce dispositif aux effets numériques.

Rebecca Marder et Elsa Zylberstein incarnent donc toutes les deux Simone Veil, à des âges différents.

On a trouvé Rebecca très vite par casting. C'était une évidence ! Je ne la connaissais pas et je suis allé la voir à la Comédie-Française, et j'ai constaté qu'elle avait une capacité de travail phénoménale. Ce qui m'a plu, c'est qu'elle avait une approche très intuitive, très pure. Elsa avait moins de liberté dans la mesure où elle campe une Simone Veil qu'on connaît à travers les médias. La difficulté venait donc du fait qu'elle devait interpréter un personnage public dont tout le monde a un souvenir plus clair. Elsa a joué davantage la somme des émotions de toute une vie. Elsa a relevé le challenge en travaillant beaucoup en amont et en puisant dans ses émotions les plus difficiles. Jouer Simone Veil n'est pas facile. Leur travail à toutes les deux est formidable.

Les avez-vous dirigées de manière différente ?

Je me suis interdit de penser de manière schizophrénique : ce sont deux personnes qui jouent le même personnage. Ensuite, bien sûr, je les ai dirigées en m'adaptant à chacune. Mais pour moi, c'est le même personnage à 15 et à 50 ans. On ne change pas.

Comment avez-vous choisi les autres acteurs ?

J'avais déjà tourné avec Élodie Bouchez : elle est d'une justesse et d'une sincérité incroyables, et c'est toujours un plaisir de la retrouver, même si je me suis aperçu que je tourne peu de films avec les mêmes acteurs. Ce que je regrette. Je ne vois pas Élodie travailler, ce qui est le sommet du travail, comme chez les danseurs ! En visionnant les rushes, je ne vois que l'émotion. Et quand je monte, je ne monte qu'en fonction de l'émotion et pas des dialogues. Avec Élodie, la question ne se pose pas : je monte son émotion. J'avais déjà sollicité Olivier Gourmet à l'époque du *Petit Poucet*, mais il n'était pas disponible, et j'étais donc ravi qu'il me donne son accord pour *Simone, Le Voyage du Siècle*. Je n'ai jamais vu ou filmé son vrai visage car lui aussi était maquillé tout du long. Il est d'une justesse et d'une précision redoutables et à cet égard, il m'a fait penser à Forest Whitaker. C'est aussi un homme engagé qui n'est pas tant venu pour jouer un rôle que pour participer à l'aventure du film. Il avait aimé le scénario mais il a avant tout accepté d'y participer pour le message général. Car l'émotion dans le film est faite pour désarmer, pas pour émouvoir, désarmer pour mieux faire passer le message final. Je ne connaissais Philippe Torreton qu'en tant que spectateur, je connaissais beaucoup de ses films. J'étais conscient de son engagement et de son talent. Mais j'aimais surtout le fait qu'il soit engagé dans la vie : c'est un paramètre qui me parle et c'est une qualité très rare. J'aime toutes les

actrices et acteurs du film. Leur implication a été totale et si je peux faire ma mise en scène telle que je le souhaite, long plans séquences, master shots, etc, ce n'est que parce qu'ils sont brillants et amoureux de ce qu'ils font. Si le film peut toucher un public c'est grâce à eux, jusqu'au rôle le plus court, ils sont tous capitaux dans ma façon de voir les choses.

Comment avez-vous tourné la séquence dans les camps ?

Je ne travaille jamais avec un story-board, on sait quelle scène on doit tourner quand j'arrive le matin sur le plateau. Cela me suffit. On joue à partir de ce qui est écrit mais en général je ne prends même pas le scénario avec moi. L'important, c'est de tirer l'essentiel de chaque scène : cela se fait au moment où on doit le faire. Pour moi, c'est plus proche d'un travail de peinture : on a une toile, on dispose d'une heure ou deux pour faire la séquence, et c'est donc le geste qui compte. D'ailleurs, avant le « moteur », on ne répète pas ou de manière sommaire pour le chef-opérateur. Je me contente juste d'une mise en place, c'est tout. Le vrai travail de mise en scène c'est le montage.

Le montage est une étape décisive dans votre travail.

Je passe beaucoup de temps en montage, beaucoup de temps par souci de précision : il s'agit de monter chaque scène au plus juste du timing et du choix des prises. Je tiens à avoir une vision d'ensemble, comme une tapisserie qui doit être travaillée et

dans laquelle, quand on s'en approche, chaque détail doit être précis. Cet ensemble qui s'élabore de manière organique prend du temps pour avoir le plus grand impact sur le spectateur. Car je veux que le film soit physique, de la caresse au coup de poing. Cela dépasse le seul cadre du montage : c'est de l'horlogerie, qui fonctionne en écho, entre une scène et une autre qui s'enchaîne. C'est musical. Je voulais créer un tissu organique qui rend l'expérience physique.

Que souhaitiez-vous pour la musique ?

Ce n'est pas une musique descriptive, narrative : elle ne joue pas les temps forts, ou le drame, mais la musique intérieure des personnages. C'est ce qui a désarçonné un peu les distributeurs, qui s'attendaient à une musique plus lyrique, voir conventionnelle. J'ai essayé d'utiliser le moins de notes possible, pour traduire une émotion qui ne peut pas être mise en images, comme l'odeur dans les camps, par exemple. Pour cette scène de 10 minutes, l'arrivée au camp, je voulais que la musique, très agressive, cassée et malaisante, remplace l'odeur et l'étouffement que décrit Simone Veil dans son livre, lors de son arrivée à Auschwitz. La musique est l'autre scénario. Celui qu'on imbrique dans le premier, pour rendre l'image complète et dire les sentiments invisibles, voir infilmables.





ENTRETIEN

avec Elsa Zylberstein



Que représente Simone Veil à vos yeux ?

Simone Veil représente un exemple et un modèle de résilience, de courage, de force, d’humanité. Elle appartient à tout le monde, mais on la regarde parfois de loin, comme un monument. Le film lui rend l’humanité que j’avais ressentie, sa force bien sûr et ses fragilités que tout le monde n’avait pas forcément perçues.

J’ai eu envie que les jeunes générations la rencontrent, parce qu’elle est un tel exemple de femme engagée, moderne et unique... Elle fait partie de l’Histoire, mais je crois qu’elle parle à tout le monde.

Comment est né ce film ?

Cela fait dix ans que je pense à un film sur Simone Veil et cela a été un long chemin... Jusqu’au jour où j’ai rencontré Romain Le Grand et Vivien Aslanian qui m’ont demandé ce que j’avais envie de faire. Je leur ai dit que voulais faire un grand film sur elle et que j’avais eu la chance de la rencontrer plusieurs fois. Très rapidement, ils m’ont dit qu’ils étaient partants et m’ont demandé si je pensais à un réalisateur. J’avais Olivier Dahan en tête. Je l’ai appelé, vu le lendemain et, trois heures après, il me disait oui ! Romain et Vivien n’en revenaient pas. Olivier s’est totalement emparé du sujet et a mis un an à écrire un scénario incroyable. Quand je l’ai lu, j’ai été impressionnée et bouleversée.

Je suis fière car je me suis battue pour que ce film se fasse, j’y ai mis beaucoup d’énergie et Olivier a réalisé un film magnifique.

En tant qu’actrice, qu’avez-vous ressenti en incarnant une femme comme elle ?

Tant de choses, folles, vertigineuses, incommensurables, dans ma quête, dans ma recherche, dans mes doutes. Elle m’a aidée à vivre, j’ai essayé de la ressentir au plus juste et au plus profond. C’est un grand honneur et un rêve qui s’est réalisé !

Simone Veil, c’est un modèle, pour vous ?

Oui, bien sûr. Un modèle de courage, de détermination et de volonté, de caractère. Comme femme, comme fille, c’est l’idée qu’il ne faut pas avoir peur de tracer son propre chemin, d’imprimer qui on est, avec ses faiblesses, ses failles et sa propre histoire. Elle est très inspirante pour beaucoup d’êtres humains.

Incarnier un tel personnage c’est difficile. N’avez-vous pas eu peur de la trahir ? Ou est-ce que vous revendiquez l’interprétation ?

Bien sûr que c’était intimidant dans l’idée, parce qu’elle appartient à l’Histoire, mais dès lors où j’avais décidé que je voulais interpréter Simone Veil et que le film allait se faire, c’était ma mission : je me suis fondue en elle, et j’ai mis tout en œuvre pour devenir elle, dans mes souffles, dans mon corps, dans mon intime.

Comme disait son mari, Antoine, « je suis marié à un monument historique ». Pour entrer dans le rôle, j’ai essayé de me rapprocher d’elle, de la comprendre. J’ai interrogé ceux qui l’avaient connue, ses proches, ses amis, des gens avec qui elle avait travaillé – sa

secrétaire, son chargé de mission Jean-Paul Davin à l’époque de la loi sur l’IVG, Philippe Douste-Blazy et d’autres. Ça a été toute une transformation. On ne pouvait pas se contenter de deux boucles d’oreille et d’un chignon : il fallait que je devienne Simone Veil ! J’ai pris huit kilos. Et puis j’ai appris à marcher comme elle, à parler comme elle. J’ai cherché à être juste dans les mots, dans les attitudes, dans la voix, jusque dans les respirations.

Vous avez notamment travaillé votre phrasé...

J’ai appris à parler le « Simone Veil », comme on apprend une langue auprès de spécialistes. J’ai passé des jours, des semaines, à m’exercer à parler comme elle, avec ce phrasé si particulier, cette manière d’appuyer les mots, d’accélérer soudain, de laisser les phrases en suspens. Sa façon de parler, c’est une musique. Il fallait que je sache la jouer, faire la différence entre les moments où elle fait des discours et ceux où elle parle dans la vie avec ses collaborateurs et dans l’intimité... D’ailleurs, le documentaire de David Teboul m’a beaucoup aidée, ainsi que celui de Jeannesson.

Vous partagez l’interprétation de Simone, avec une jeune actrice très talentueuse, Rebecca Marder, qui joue Simone jusqu’à l’entrée en politique. Vous ne vous êtes jamais retrouvées ensemble sur le plateau...

C’est vraiment le choix d’Olivier Dahan. Et je l’ai respecté, parce que je voulais que chacun puisse prendre sa place.

Vous ne l’avez découverte qu’en projection. Qu’en avez-vous pensé ?

Elle est formidable. À la fois très juste et profonde. Rebecca a beaucoup de talent.

Pour Simone Veil, sa mère (campée par Élodie Bouchez) occupait une place fondatrice dans sa trajectoire personnelle, professionnelle, politique.

La mère de Simone Veil occupait une place cruciale dans sa vie, et c’est comme cela que j’ai construit mon personnage. D’après tout ce que j’ai lu, c’est, pour Simone Veil, une blessure profonde, intime, véritable que sa mère soit morte dans les camps de concentration : elle ne s’en est jamais remise. Sa mère, c’était la douceur, la générosité, la tolérance que Simone ne pensait pas posséder à ce point-là : à ses yeux, « Maman » a toujours été au-dessus d’elle humainement. C’est elle qui a appris à ses filles à oser. Simone Veil s’est construite avec ce manque absolu, cette blessure atroce, qui a marqué sa vie. Pour moi, c’était important qu’on le sente dans le film. Quant à Élodie, elle est magnifique dans son interprétation de la mère de Simone.

Simone Veil était indignée par l’injustice – celle subie par sa famille, raflée en 1944, celle subie par les détenus ou encore par les femmes ne disposant pas librement de leur corps en l’absence de possibilité légale d’interrompre une grossesse.

L'injustice, c'est fondateur chez elle. Très jeune, elle est confrontée à une profonde injustice, celle d'être arrêtée avec sa mère et sa sœur dans la rue, celle de devoir porter une étoile jaune. Elle refuse que son père se rende au recensement, puis souffre qu'il se fasse arrêter et de n'avoir rien pu faire. Toute sa vie, elle éprouve une aversion pour l'injustice qui structure sa personnalité et un sentiment de culpabilité certainement.

C'est ce qui a nourri ses combats par la suite...

Oui, elle n'a cessé de se battre pour les êtres diminués, maltraités, et leur rendre une certaine dignité, pour les malades du Sida et toutes les victimes de situations subies. À ses yeux, chacun mérite d'être traité avec humanité, y compris les détenus. Pour elle, c'est une question d'honneur et de dignité : elle ne supporte pas que les êtres humains soient privés de dignité. Elle éprouvait, au plus profond d'elle-même, une empathie pour les hommes et les femmes en souffrance.

Pendant très longtemps, elle a souffert, comme d'autres rescapés de la Shoah, de ne pouvoir verbaliser son expérience des camps, comme si sa souffrance n'existait pas et « dérangeait ». Comment, en tant qu'actrice, restituer à l'écran cette souffrance indicible ?

La société ne voulait pas l'entendre : c'était trop violent, trop dur, insoutenable. Mais je sais que Simone Veil et Marceline Loridan-Ivens, sa compagne de déportation, se voyaient de temps en temps et elles

parlaient du camp : elles avaient besoin d'en parler, même si c'était difficile à entendre pour les autres. De mon côté, jouer cette douleur-là, c'était tout mon travail depuis un an, voire plus. Car être actrice, c'est lié à l'intime et à ce qu'on a dans le ventre : c'est un long travail pour parvenir à une certaine profondeur et à une justesse de jeu.

La résilience définit Simone Veil : résilience dans les camps, à la libération au moment de se reconstruire, face à la mort de sa sœur tant aimée, face aux insultes dont elle est l'objet au moment de la loi sur l'IVG... En toutes circonstances, Simone Veil est une femme qui tient debout.

Pour moi, la résilience caractérise Simone Veil. Car après l'expérience des camps, Simone Veil a quelque chose qui s'est brisé en elle. Pourtant, elle a eu la force de se relever, d'aller vers la vie, de se marier, d'avoir des enfants, d'avancer et de se battre. C'était ça ou elle tombait. C'est crucial dans sa construction. La bataille menée par elle était de reconstruire sur les cendres. Ce que je trouvais très beau dans le scénario, c'était la manière d'explorer la facette intime et la facette publique de Simone. Olivier a voulu montrer que dans la sphère familiale, il lui arrive de s'écrouler. Elle n'est pas uniquement cette femme forte, dont on retient souvent la dureté. Par exemple, lorsqu'elle reçoit des lettres antisémites, elle s'effondre. Ce qui ne l'empêche pas de retourner à l'Assemblée Nationale et d'être un roc. C'était essentiel de montrer cette dualité chez elle.

C'était aussi une femme qui doutait, y compris de son pouvoir.

Dans le film, elle dit souvent : « Est-ce que je sers encore à quelque chose ? ». Quand elle est convaincue de son action, rien ne peut l'arrêter. Mais elle doute aussi parfois, notamment quand elle est ministre, car elle se rend compte que son pouvoir est limité : elle appartient à un gouvernement et elle est pieds et poings liés. Du coup, elle a beau se battre, elle se demande comment elle peut obtenir des résultats – et elle s'interrogeait aussi pour savoir si elle en avait fait assez. Pourtant, c'est frappant de voir que les combats qu'elle a menés pour la dignité, pour la mémoire, pour les prisons sont toujours d'actualité.

Elle nous manque...

Certainement. Elle nous manque dans son franc-parler, dans sa vérité, dans sa franchise, dans son envie de combattre les extrêmes, l'horreur, l'ignorance. C'était une femme éclairée, lucide, vivante, libre dans sa parole et puissante. Simone Veil, ce n'est pas le pouvoir pour le pouvoir, c'est le pouvoir pour la dignité. Elle avait une hauteur de vue, une vision forgée par sa capacité d'indignation.

Simone Veil revendiquait l'héritage laïc et républicain de ses parents, tout en assumant son identité juive. Par la suite, elle a souhaité pouvoir transmettre son expérience des camps aux générations suivantes et s'est impliquée dans la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

Simone Veil, c'est l'histoire qui la rend juive. C'est quelque chose qui m'a toujours sidérée avant même de commencer le film : beaucoup de ceux qui ont été déportés l'ont été en raison de leur patronyme, alors qu'en réalité ils étaient laïques. Le propre père de Simone Veil n'envisageait pas de se rendre au recensement parce qu'il se sentait français avant de se sentir juif. Ses proches rapportent que Simone Veil n'était pas du tout observante et qu'elle n'allait pas à la synagogue, et dans le même temps, elle se considérait comme juive, mais ce n'est pas ce qui la définit. Sur sa tombe, on a quand même dit le kaddish. C'est l'histoire qui lui rappelle constamment ses origines : elle s'est fait insulter, elle a reçu des lettres antisémites, et c'était donc important pour elle de transmettre aux générations suivantes ce qui s'était passé. C'était même au-delà du devoir : cela s'imposait.

Contre les injonctions sociales et malgré les réticences de son mari, Simone est devenue magistrate à une époque où très peu de femmes accédaient à cette fonction. Selon vous, sa détermination fait-elle d'elle une féministe avant l'heure ?

Simone Veil a vécu un féminisme essentiel qui s'ancre dans les droits fondamentaux des femmes : pourquoi n'aurait-elle pas le droit d'être avocate ou magistrate ? Pour elle, on le voit dans le film, c'est une question de survie. Aujourd'hui, il y a bien entendu encore des batailles à mener,

mais Simone Veil se battait pour obtenir sa liberté et accéder aux mêmes fonctions que les hommes. C'est sa mère qui lui avait inculqué qu'une femme doit être libre, et que pour être libre, il fallait travailler. La liberté de la femme passait par l'indépendance. Elle a gardé cela en tête. Il était donc moins question de féminisme que de survie : elle a failli mourir, elle a connu l'horreur. C'est pour cette raison que lorsqu'on lui pose la question au kibboutz, « est-ce que vous êtes féministe ? », j'ai aimé qu'elle réponde « non » dans un premier temps, même si elle finit par dire « oui, par la force des choses, je le suis ».

À posteriori, quand on sait ce qu'elle a fait pour l'avortement, c'est évident qu'on la voit comme une féministe. Mais il y a mille façons d'être féministe. Je crois que c'était une femme très en avance sur son époque, sur beaucoup de sujets. À mes yeux, elle incarne une femme d'équilibre.

Elle comprend, avant beaucoup de monde, que la réconciliation avec l'Allemagne est le seul moyen de parvenir à une Europe pacifiée.

Oui, c'est sa force et sa grande intelligence : elle sait bien que tous les Allemands ne sont pas des nazis. Et puis, pour elle, l'Europe, c'est la paix : c'est pour cela qu'elle est tellement émue lorsqu'elle est élue à la présidence du Parlement européen. À ses yeux, il est inconcevable de remettre l'Europe en question : une paix durable ne peut passer que par l'Europe.

Dans sa sphère plus intime, quelle était la place d'Antoine aux côtés de Simone ?

Ils ont grandi ensemble, ils ont tout fait ensemble, ils étaient fusionnels et, dans le même temps, il s'est effacé pour la laisser exister. Il était son pilier. C'était un couple d'une modernité incroyable pour l'époque : il a renoncé à ses ambitions politiques, même s'il a largement contribué aux projets politiques de Simone Veil. Par exemple, il a beaucoup travaillé sur la loi sur l'IVG et convaincu Claudius Petit, qui était très catholique et choqué par le contenu du texte, de voter pour son adoption. Et puis, il incarnait aussi la famille laïque et lettrée qu'elle avait perdue dans les camps.

Simone était très proche de sa sœur Milou, et sa disparition l'a durablement affectée.

Pour Simone Veil, la mort de sa grande sœur, si brutale, dans un accident de voiture, c'est comme si le destin la frappait une deuxième fois. Elle ressent dans sa chair comme une terrible injustice : on lui enlève sa sœur et, en quelque sorte, elle meurt une seconde fois. Dans le film, cela se voit dans la scène où elle donne une interview et où elle ne peut même plus parler. Je pense que lorsque les gens vivent des choses trop violentes, ils se ferment. Chez Simone, cette forme de dureté apparente cache tellement de douleur et de brutalité que l'on sent dans ses yeux.

Avec Marceline Loridan, la connivence était totale.

Absolument, même si elles ne venaient pas du tout du même milieu. Marceline Loridan-Ivens était communiste et était partie tourner des documentaires engagés avec son mari Joris Ivens. D'ailleurs, quand elle croise par hasard Simone Veil rue de Rome, après la guerre, elle aperçoit une mère de famille bourgeoise, accompagnée de beaux enfants, et elle n'ose pas lui proposer d'aller prendre un café. Mais la deuxième fois qu'elles se croisent, elles ne se quittent plus. Marceline, c'est comme l'âme de jeunesse de Simone Veil. Chez les deux femmes, le feu est le même : elles sont en colère, vibrantes, intransigeantes, vraies – et il se trouve qu'elles empruntent des chemins différents. Simone se tourne vers les institutions et la bourgeoisie, alors que Marceline est une vraie punk, qui boit de la vodka, et a vécu cinquante ans dans le même appartement ! Mais elles ont un côté d'éternelles adolescentes quand elles se retrouvent ensemble : elles se reconnectent sur des choses essentielles.

Quand elles sont ensemble, leurs différences ne comptent plus.

En effet, ce sont justes deux anciennes compagnes des camps qui ont failli mourir et qui s'en sont sorties miraculeusement. Simone n'est plus « Simone Veil », cette femme bourgeoise qui connaît le tout-Paris. J'adore la scène où elles sont toutes les deux sur le lit, à fumer des cigarettes comme deux adolescentes. Il n'y a pas de jeu social entre elles : elles évoquent leurs souvenirs

– indélébiles – des camps, elles sont dans la vérité absolue et même dans une forme de protection mutuelle.

À une époque troublée où certaines valeurs semblent remises en cause, pensez-vous que le film peut contribuer à diffuser l'héritage de Simone Veil ?

Quand on s'attaque à un projet pareil, on se dit qu'on le fait pour transmettre le message de Simone Veil aux jeunes générations. Je crois à la force du cinéma qui est peut-être plus accessible que la littérature ou qu'un cours magistral. Un film peut montrer la violence que des gens comme Simone Veil ont vécue, pour que ces atrocités ne se reproduisent plus, pour la laïcité, pour la paix. Dans tous les cas, il peut provoquer des débats au sein des familles.

Je suis convaincue que c'était mon devoir d'actrice de contribuer à faire connaître le parcours de Simone Veil. À mes yeux, c'est un acte politique de faire un film comme celui-là.

D'après vous, quel accueil le film recevra-t-il du public ?

On appréhende toujours la réaction du public, bien sûr... Mais je crois en ce film. C'est un film puissant, il raconte vraiment un destin exceptionnel. Et il s'adresse à tous les publics, de ceux qui ont connu Simone Veil à ceux qui vont la découvrir, avec sa volonté, sa force, sa dignité, sa modernité mais aussi ses fragilités de femme.



ENTRETIEN

avec Rebecca Marder



Comment l'aventure a-t-elle démarré pour vous ?

J'avais lu l'autobiographie, *Une vie*, deux ans avant qu'on me propose de passer le casting pour Simone. Ce livre m'avait bouleversée et je n'imaginai pas que j'aurais un jour l'honneur d'incarner une telle femme.

En 2019, j'ai passé trois auditions pour le rôle de Simone Veil à des âges différents : 15 ans, 21 ans et 36 ans. Je devais jouer une scène de Simone déportée dans les camps, une autre où elle se rend à Sciences Po et discute de ses études avec sa sœur, et enfin une scène où elle dirige l'administration pénitentiaire. J'ai passé ces trois rounds puis j'ai rencontré Olivier Dahan. Il m'a vue en essais et m'a annoncé que j'allais faire partie de l'aventure !

Comment avez-vous réagi à cette annonce ?

J'étais en répétition au théâtre quand la nouvelle est tombée et ça m'a donné des ailes. Je me suis à la fois sentie portée en plongeant dans l'histoire de Simone Veil, et en même temps j'ai ressenti une pression immense car je voulais être à la hauteur de la confiance qu'on m'accordait. Cette femme est descendue des cieux ! Sa vie, son combat, sa foi en l'humanité vous propulsent ! Au-delà de cette joie, j'étais consciente que jouer quelqu'un qui a existé est toujours délicat, si bien que je me suis tout de suite lancée dans le travail.

Qu'est-ce qui vous a le plus frappée dans le scénario ?

Ayant lu le livre, je connaissais bien ses drames et ses combats. J'ai été bouleversée dans le scénario par les mêmes drames, comme lorsqu'elle perd sa sœur. J'étais très émue car les scènes intimes comme les scènes collectives étaient formidablement bien écrites et dialoguées. Elles étaient fidèles à la réalité et j'avais l'impression d'une certaine manière de voir le film car le montage était déjà palpable. Le scénario était marqué par des allers-retours dans le temps et c'est précisément cette chronologie bousculée qui nous emporte et donne du sens à l'histoire de Simone Veil. Après avoir connu l'inimaginable, elle a continué à se battre pour l'humanité. Je me suis dit que comme il n'y avait pas de continuité temporelle, le fait qu'on soit deux comédiennes à l'incarner pouvait être crédible.

Que représente Simone Veil à vos yeux ?

Pour moi, elle incarne la force, une femme à qui les jeunes filles et les jeunes hommes doivent énormément – pour l'Europe, pour l'avortement, pour les droits des femmes. Ses combats ont été si révolutionnaires, et sont malheureusement tellement d'actualité, car il y a une telle résurgence de l'antisémitisme et du racisme. C'est impensable de constater que les combats qu'elle a menés doivent se poursuivre encore aujourd'hui. C'est une femme qui force l'admiration et le respect.

Surtout, ce qui me frappe et m'impressionne chez elle, c'est sa foi en l'humain. Certains survivants des camps étaient en proie à une terrible culpabilité qui les empêchait d'aller de l'avant. Au contraire, chez elle, il fallait que le fait d'avoir survécu serve à quelque chose. Il y a chez elle un universalisme et une foi en la laïcité incroyables.

Quels aspects de sa vie vous ont le plus marquée ?

Elle m'a marquée dans son ensemble, à chaque étape de sa vie. D'abord, elle se distingue par son caractère et ses colères, dès l'enfance. Elle est forgée par sa dureté : elle explique elle-même en interview qu'elle pense « avoir survécu grâce à sa dureté ». Sa mère et Milou étaient trop bonnes, trop généreuses. Son héritage maternel était aussi un véritable socle pour elle. Tous ses combats sont liés à sa mère, à ses enfants, et à ses petits-enfants. Le texte de la fin est très éloquent sur la mémoire transgénérationnelle. Personnellement, je trouve fou de retourner vivre en Allemagne deux ans seulement après la fin de la guerre : c'est un geste de paix incroyable, car elle pensait déjà à l'Europe. Mais elle choisit de suivre son mari promis à une belle carrière politique. Sa sœur essaie de la dissuader de déménager en Allemagne après tout ce que leur famille a subi. Et c'est alors que le destin frappe de nouveau. C'est un événement qui marque comme un tournant dans mon jeu d'actrice. Elle se dit à ce moment-là qu'elle va se battre et travailler.

Comment vous êtes-vous documentée ?

Pendant cinq ou six mois, j'ai écouté sa voix deux heures par jour, j'étais sur le site de l'INA tous les soirs. Je faisais attention à son regard, si droit... elle a l'œil tellement profond. J'ai passé plusieurs mois en sa compagnie, à lire tout ce qui existe, à essayer de la comprendre. Ce qui était intéressant, c'est que pour la période de vie que j'incarne, de 15 à 37 ans, il y a moins de photos, d'enregistrements et de traces. On connaît tous la Simone Veil iconique, avec le chignon et le tailleur Chanel, car pour ces années-là, on retrouve davantage d'enregistrements audio et vidéo. J'ai donc essayé de la regarder à partir de l'époque où elle est filmée. Olivier Dahan a tenu à ce que je ne sois pas dans l'imitation mais qu'à partir d'un certain moment j'adopte une labiale très fermée – une manière de parler qu'elle n'avait pas à 15 ans. À Sciences-Po, elle est la seule femme dans les amphithéâtres, si bien que quand elle doit parler – seule représentante de son sexe – on s'est dit qu'elle se mettait une carapace et qu'elle fermait son visage au niveau de la bouche. Il s'agissait donc surtout de s'imprégner de sa voix, de ses combats et de ses écrits.

L'abondance de documentations et d'images d'archives ne finit-elle pas par être un piège ? N'entrave-t-elle pas la liberté de l'actrice ?

Non, au contraire ! Cela me donnait davantage confiance : c'est à partir de ces diverses sources de documentation que j'ai

réussi à travailler. C'est quand même une figure historique et il aurait été impossible de l'incarner sans la trahir si je ne m'étais pas intéressée à ses écrits et à ses combats. Comme mon rôle traverse plusieurs époques – je n'avais encore jamais joué un personnage qui évolue sur une aussi longue temporalité – j'avais envie de me renseigner sur la vie politique à chaque période que j'incarnais. Cela me rassurait et je me sentais plus concernée en lisant des ouvrages et en entendant sa voix. Je pensais à elle tout le temps, comme un compagnonnage imaginaire. C'est Olivier qui m'avait conseillé d'écouter sa voix plusieurs heures par jour.

Quel travail de préparation fallait-il faire pour vous « transformer » en Simone Veil ?

On ne tournait pas dans l'ordre chronologique. Certains jours, je commençais avec un maquillage léger et ensuite il fallait un travail de 3 heures de prothèses : on s'endormait presque assis ! Quand je joue Simone Veil à 15 ans, je porte une prothèse sur le haut du nez. Puis, lorsque je l'incarne après son retour à Paris, j'ai une prothèse d'arcade sourcilière, une prothèse de menton, des taches de rousseur, des prothèses de joue et aussi une prothèse pour creuser le nez. Cet ensemble de prothèses permet une passation fluide de rôle avec Elsa quand elle le reprend à 39 ans. Ensuite, on m'a mis des fausses joues pour les creuser avec l'âge et je m'étais aussi teint les cheveux en noir pour que, sous les perruques, ma couleur de cheveux naturelle disparaisse complètement.

Comment avez-vous vécu les scènes dans les camps ?

On a passé trois semaines à Budapest, dans les studios hongrois où les camps d'Auschwitz et de Bergen-Belsen étaient reconstitués. Le premier jour, j'étais assez mal à l'aise et j'avais peur car c'est très difficile de reconstituer l'une des périodes les plus noires de l'humanité, sans risquer de verser dans l'obsène. Je tentais de me rassurer en pensant qu'on était tous là pour perpétuer la mémoire de Simone Veil, que nous étions en communion pour nous souvenir tous ensemble. Puis, dès le deuxième jour, j'étais plus sereine.

Nous avons passé ces trois semaines en plein mois de novembre dans des baraquements avec 300 ou 400 figurants hongrois et serbes, nus... Je n'avais plus l'impression de jouer, mais de regarder les choses et d'être touchée par ce qui se passait. On avait le luxe de dire « Coupez » et d'aller déjeuner et dormir à l'hôtel. Le tournage n'était pas éprouvant en lui-même, mais l'idée de mettre en scène l'inimaginable ébranle totalement. Cette période a été mise en scène en fin de tournage : j'avais tourné tout le retour des camps avant les scènes d'Auschwitz. Du coup, découvrir ce décor était sidérant.

Racontez-nous votre collaboration avec vos partenaires dans le film.

Il y a 120 rôles dans le film qui ont tous été incroyablement interprétés ! Je suis très fière d'avoir pu incarner ce rôle aux côtés

d'Elsa Zylberstein, que je trouve formidable dans le film. Sa force de travail et sa justesse m'ont impressionnée. Élodie Bouchez et Judith Chemla jouent respectivement la mère et la sœur de Simone Veil et elles sont formidables : j'aimais les actrices qu'elles étaient et j'aime les femmes qu'elles sont. Mathieu Spinosi, qui campe Antoine jeune, est à la fois doux et pudique : il y a quelque chose de très subtil dans son jeu. Il n'explique rien, sa présence est douce alors qu'il fait preuve d'autorité. J'ai adoré tourner avec lui. Philippe Torreton est tout simplement magnifique. J'ai senti que tous les acteurs étaient très heureux de pouvoir raconter l'histoire de cette femme et se sentaient très concernés et impliqués.

Comment Olivier Dahan dirige-t-il ses acteurs ?

Au début, on a beaucoup échangé de documentations. On avait des discussions autour de Simone Veil, on partageait nos idées... Et en amont du tournage, on n'a jamais répété les scènes. J'ai senti qu'Olivier voulait que je travaille, non dans l'imitation, mais en conservant un caractère sauvage au personnage, d'autant qu'on a peu de traces de la vie de Simone Veil pour cette période. Il lui suffisait de dire quelques mots pour que je comprenne ce qu'il voulait. C'était quasiment une chorégraphie ! Par exemple, il s'agissait parfois de simplement baisser le menton sur une scène pour susciter une émotion. Il a un œil très fin et subtil et se rendait

tout de suite compte si j'étais juste ou pas. Il est tellement attentif qu'on se sent confiant. Jamais personne ne m'avait fait confiance pour un tel rôle et une période aussi importante.

Que retiendrez-vous de cette expérience ?

Elle a changé ma vie dans ses fondations. C'est d'abord une rencontre avec un personnage historique qui m'a accompagnée. Souvent, je repense à elle, à ses combats. Je retiens aussi cette foi en l'humain si présente chez Simone Veil. C'est aussi une rencontre formidable avec Olivier, un réalisateur qui a placé sa confiance en moi.



ENTRETIEN

avec Élodie Bouchez



Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

Je connais Olivier depuis trente ans, j'avais déjà tourné avec lui dans *Le Petit Poucet*. C'est lui qui a pensé à moi pour incarner la maman de Simone Veil, et c'était une évidence pour moi de le suivre quoi qu'il arrive et plus encore sur ce projet.

Qu'est-ce qui vous a intéressée, émue, bouleversée dans le scénario ?

La construction et l'écriture du scénario m'ont beaucoup plu. On retrouve dans le film ce montage singulier, qui n'est pas linéaire. Le script nous fait traverser l'horreur, la réparation, tout ce qui a pu se passer avant que tout bascule. À la lecture du scénario, je n'ai pas douté une seconde qu'Olivier allait réaliser un film fort et singulier.

Ce qui m'a aussi intéressée, c'est la manière dont tout bascule dans l'atrocité, comment des individus ont perdu leur statut d'être humain : cela résonne aujourd'hui, même si je veux croire qu'on ne pourra plus jamais aller aussi loin dans l'horreur.

Connaissiez-vous bien la trajectoire de Simone Veil et le rôle que sa mère a tenu dans sa vie ?

Je connaissais son histoire mais pas en détails. J'avais entendu parler du lien très fort qu'elle entretenait avec sa mère. Je l'ai vraiment compris à travers des lectures, et notamment avec le livre de Simone Veil. J'ai découvert que sa mère était une sorte

de socle, sur lequel Simone Veil s'appuyait, puisait son énergie dans toute sa vie de femme. Elles étaient très proches et la perte de sa mère dans l'horreur des camps a été un traumatisme.

Selon vous, qu'est-ce que Simone Veil a incarné ? Est-ce que ses combats résonnent particulièrement pour vous ?

C'est une femme qui s'est battue toute sa vie pour la dignité des êtres humains à la fois sur le plan personnel et aussi sur le plan politique. Cela me touche énormément car elle a été marquée dans son histoire et dans sa chair par la volonté d'anéantissement de l'être humain. Mais elle a su continuer à vivre et à mener des combats pour rendre le monde plus humain, plus juste.

Pour moi, cela résonne très fort car je pense qu'on a de plus en plus tendance à oublier l'être humain derrière tous ceux qu'on croise dans la rue, qui nous sollicitent... Si on s'y intéressait un instant, on ouvrirait davantage notre humanité aux migrants, à tous ces gens dont on peut avoir peur. C'est un raisonnement très simple mais je trouve qu'il participe au combat de Simone Veil.

Quel est votre regard sur le personnage de la mère que vous interprétez ?

Je n'ai pas eu à beaucoup chercher pour jouer mes scènes. Je me suis concentrée sur l'amour inconditionnel d'une mère pour ses enfants. C'est ce que qui a porté Simone Veil dans sa petite

enfance et même dans l'horreur des camps. Je me suis chargée de tout cet amour-là pour incarner Yvonne. Simone Veil se souvient de sa mère comme une femme douce, bienveillante, généreuse. C'est sur cet axe que j'ai travaillé en toute simplicité.

Votre perception du personnage a-t-elle évolué au cours du projet ?

Non, pas du tout. Je me représentais aussi ces trois femmes – cette mère et ses deux filles – traversant ensemble l'enfer. Je me disais qu'il n'y avait pu avoir que de la lumière en elles pour qu'elles tiennent tout ce temps-là. Simone Veil devait avoir une très grande force pour soutenir sa mère et sa sœur.

Comment vous êtes-vous documentée ? Avez-vous cherché à vous familiariser avec Yvonne à travers des images d'archives, des témoignages, des écrits de Simone Veil ?

Je me suis beaucoup documentée, et j'ai notamment vu un certain nombre de photos qu'on retrouve dans des livres.

Est-ce plus difficile pour une actrice de camper un personnage qui a réellement existé ?

Il ne m'est pas souvent arrivé d'interpréter un personnage ayant réellement existé. Pour Simone Veil, je ne me suis pas posé de question. C'était assez évident pour chacun de nous de raconter

son histoire. Je me suis laissée guider par la douceur, l'humanité, la lumière – si bien que je m'appuyais complètement là-dessus.

Comment avez-vous vécu les scènes dans les camps ?

On a commencé le tournage à La Ciotat, pour les scènes de début et de fin du film. C'était tout début septembre, il faisait encore beau. On était conscient qu'il y aurait un point de rupture, quand deux mois plus tard on se retrouverait dans le décor des camps. On se préparait à ce que ce soit dur et, évidemment, cela a été une période de tournage particulièrement éprouvante. C'était très curieux parce que, parfois, on riait beaucoup – Judith [Chemla], Rebecca [Marder] et moi – et on partageait de grands éclats de rire absurdes et libérateurs puisque certains figurants, qui incarnaient des nazis, étaient en réalité des chanteurs d'opérette, et ils se mettaient à chanter des chansons de John Lennon dans leur costume de nazis avec leurs chiens ! C'étaient des moments très drôles ! On a beaucoup ri et pleuré à la fois, en effet il y avait toujours un membre de l'équipe ou un acteur qui se mettait à pleurer. Les scènes étaient tellement dures qu'on a tous fondu en larmes à un moment ou à un autre : je n'avais jamais vécu cela en dehors des enterrements – ces moments où on est traversé par une tristesse qui nous submerge. Je n'avais jamais vécu un phénomène pareil sur un tournage. C'était parfois difficile de continuer à jouer des scènes très âpres : il fallait se ressaisir pour ne pas pleurer pendant les prises.

Racontez-nous votre collaboration avec vos partenaires dans le film.

On était extrêmement soudées. J'ai l'impression qu'on a traversé le tournage de ces scènes de camp comme trois oiseaux, collées les unes aux autres avec la même envie de défendre la même histoire et le même film.

Je pense qu'il y avait entre tous les acteurs un degré d'exigence absolu qui nous portait et nous permettait de nous rapprocher au plus près de l'émotion la plus juste.

Comment Olivier Dahan dirige-t-il ses acteurs ?

Il fait partie de ces metteurs en scène qui ont un charisme et pour moi c'est suffisant. Si on est connecté à lui, on comprend facilement ce qu'il vous demande de faire. Le peu qu'il dit est clair : c'est agréable pour un acteur parce qu'on comprend immédiatement ce qu'il attend et dans quelle direction il veut aller. Le tournage s'est donc fait avec une grande fluidité.

Pensez-vous qu'un tel film puisse contribuer à éveiller les consciences ?

Pour moi, ce film est davantage un film avec Simone Veil que sur Simone Veil. Quand on raconte le parcours d'une femme comme elle, cela va au-delà d'un biopic.

Je pense en effet que le film peut contribuer à éveiller les consciences. C'est un film très politique : mon fils, qui a 20 ans, qui est très curieux et érudit, a appris plein de choses sur la Shoah et il est sorti passionné par le parcours de cette femme. Il y a encore quelques personnes très âgées qui ont traversé cette période mais il n'en reste plus beaucoup qui peuvent témoigner. Ce film va permettre de rendre compte de ce qui s'est passé, encore et encore.



ENTRETIEN

avec Olivier Gourmet



Qu'avez-vous pensé du scénario ?

J'ai tout de suite été touché par le scénario. J'ai trouvé que c'était un sujet porteur, que le projet échappait aux conventions du biopic traditionnel, et qu'il y avait surtout une matière humaine formidable et une trajectoire de vie extrêmement bien écrite.

Que connaissiez-vous de Simone Veil ?

Je connaissais bien entendu la loi sur l'avortement, mais étant Belge, j'étais surtout sensible au fait qu'elle avait été la première femme présidente du Parlement européen. À mes yeux, c'était un cap important et porteur d'espoir. Je savais aussi qu'elle était déterminée, et courageuse, et qu'elle avait eu un parcours difficile. Surtout, elle incarne pour moi un élan de liberté et d'espoir, même s'il y a encore beaucoup à faire sur l'égalité homme-femme. Elle reste une pionnière.

Comment vous êtes-vous préparé au rôle ?

Olivier Dahan m'a envoyé certains documents, dont je me suis imprégné, mais en discutant avec lui, on s'est mis d'accord sur le fait qu'on n'avait pas envie de faire un copié/collé du personnage. Je n'ai donc pas cherché particulièrement à reproduire les intonations d'Antoine Veil. Et comme nous étions deux acteurs à interpréter le rôle, je faisais confiance à Olivier pour qu'à travers la mise en scène, il y ait une concordance suffisamment fluide entre l'Antoine jeune et l'Antoine plus âgé.

Sous le maquillage, vous êtes méconnaissable...

Oui, je disparaissais totalement sous le maquillage, et c'était le but, même si c'était très fastidieux : j'arrivais tôt le matin, la séance de maquillage durait cinq heures, et de nouveau, le soir, il fallait une heure pour me démaquiller. Mais dans le même temps, cette transformation vous porte : en voyant apparaître Antoine Veil dans la glace, le corps a envie de suivre le visage. Je retrouvais le plaisir d'un enfant qui se déguise et j'avais l'illusion, troublante, de me glisser dans la peau d'Antoine Veil.

Comment expliquer qu'un homme de sa génération ait encouragé sa femme à bâtir une telle carrière et à rester dans l'ombre ?

C'était un homme d'une grande intelligence : il a compris que sa femme pouvait faire des choses importantes, auxquelles il adhérerait, mais qu'elles passaient par elle, et pas par lui. Il a eu cette générosité et cette force de rester dans l'ombre et à ses côtés. Une telle attitude s'explique aussi forcément par beaucoup d'amour – et un respect total, et une ouverture sur le monde. Je crois aussi qu'il avait une part de féminisme en lui, ce qui était d'autant plus remarquable dans une société patriarcale : il a accepté de se tenir à l'écart de la vie publique en renonçant lui-même à faire carrière.

On a le sentiment qu'ils formaient une équipe.

Oui, c'était l'homme de l'ombre et le conseiller. J'étais souvent en arrière-plan, comme l'ange gardien de Simone. Olivier voulait

le montrer comme cela : Antoine s'est mis totalement à la disposition de sa femme. Il avait une vision de ce qu'elle était, de ce qu'elle pouvait accomplir. Il l'a coachée avec simplicité, bienveillance et intelligence. Il lui a apporté davantage de confiance en elle pour se dépasser tout en lui disant qu'elle avait tout en elle et qu'elle n'avait besoin que de plus d'assurance.

C'est aussi un pôle de stabilité pour Simone Veil.

On sent en effet que c'est un homme solide, qui avait une vraie sensibilité, une force tranquille, une détermination sur le monde – sur ce qu'est le monde. C'est un homme d'une grande stabilité et d'une grande sagesse. C'est aussi un érudit, qui se cultive, qui est dans le monde. Je ne connaissais rien de son parcours, du sacrifice qu'il a consenti, de son renoncement à ses ambitions politiques. C'était une totale découverte pour moi.

Racontez-nous votre collaboration avec Elsa Zylberstein.

C'était difficile pour elle car elle a perdu sa maman pendant le tournage, mais on sentait qu'elle avait beaucoup travaillé, qu'elle était prête, qu'elle était totalement disponible. Elle a dû trouver les intonations pour s'approprier le langage de Simone Veil tout en étant libre : il fallait que son jeu soit travaillé pour qu'il ne paraisse pas artificiel. C'était fascinant de la voir jouer et s'approprier le personnage. Pour moi, c'était un vrai plaisir et une aide précieuse d'avoir cette parfaite illusion à mes côtés.

Comment Olivier Dahan dirige-t-il ses acteurs ?

On s'était croisés pour un de ses premiers films, *Le Petit Poucet*, et on n'avait pas travaillé ensemble pour des raisons de calendrier. J'étais enchanté de tourner avec lui : il a le sens de l'image, du rythme, et il a son film en tête. Il a énormément travaillé, il se met totalement au service de l'écriture et il a un sens incroyable du cinéma, du choix des plans, des focales. Il ne se satisfait jamais des choses. Il est aussi d'une grande aide pour la direction d'acteur car il est très précis. On sent ce qu'il veut, et ce qu'il a envie d'entendre, et il le transmet très facilement. Il était totalement habité par son scénario et par son film.



ENTRETIEN

avec Christian Marti, chef-décorateur



Comment avez-vous abordé ce projet ?

Appréhender un projet comme celui-là était assez vertigineux. Ce qui nous a guidés, c'était de montrer Simone Veil dans sa détermination de femme engagée et de mère de famille, son attachement aux valeurs humaines et familiales et de refléter l'évolution de son statut tout au long de sa carrière.

Lorsque j'aborde un projet, j'essaie toujours d'incarner le personnage et de comprendre intimement son regard sur l'époque et ce qui pouvait être ses ressentis.

Qu'est-ce que Simone Veil représentait à vos yeux ?

Une femme forte, courageuse, engagée, emblématique les valeurs vraies de la République. Ce qui me bouleverse, c'est son humanité, sa bienveillance, sa générosité. J'ai vécu, pour ainsi dire, avec la figure publique de Simone Veil, mais je ne connaissais pas bien son action au sein du ministère de la Justice, ou son engagement en faveur des malades du Sida. Cette femme a traversé tant de situations dramatiques, c'est ce qui lui a donné sa force de caractère : Simone Veil ne lâche rien. D'ailleurs, la première chose qui me soit venue à la lecture du scénario, c'était de me dire qu'elle avait eu un destin hallucinant et qu'elle avait été une femme incroyable !

Comment vous êtes-vous documenté ?

Il y avait évidemment l'autobiographie de Simone Veil qui représentait une base pour nous. Ensuite, on s'est servi de tout ce qui pouvait

nourrir notre réflexion : les archives de l'INA et de la Bibliothèque Nationale, les articles de presse, mais aussi les photos de famille, le couple Simone/Antoine dans son intérieur, les livres de photos documentant l'enfance et la maison de ses parents à La Ciotat.

Comment s'est organisée la conception des décors ?

Le film s'est construit autour de décors naturels dans lesquels on a injecté des éléments essentiels, design, peinture, etc. pour nourrir la narration du film. Autant d'éléments historiques qui, pour le spectateur, peuvent donner des éclairages sur l'époque. Les automobiles sont des éléments très marquants car ils permettent d'identifier aussitôt la période. Le plus important, pour un décorateur, c'est de travailler sur les sensations qu'on ressent en découvrant les images, autrement dit réussir quelque chose de l'ordre de l'invisible, mais qui provoque nos émotions. Un décor qui fonctionne bien est un décor qui ne se remarque pas, qui disparaît derrière les personnages.

La palette chromatique évolue tout au long du film.

En effet, l'enfance de Simone Veil, dans les années 30, est bercée par le bleu de la méditerranée et la présence attentive d'une mère, personnage solaire et lumineux, qui nous ont conduits vers un parti-pris impressionniste. Ensuite, on plonge dans le chaos et on va jusqu'à un quasi noir et blanc dans les camps de la mort, avec seulement la couleur désaturée des carnations :

à Auschwitz, il n'y a plus de couleurs – seuls les visages et les corps nous le rappellent. Puis, au fil des décennies qui marquent le retour à la vie, nous insufflons à nouveau de la couleur.

Avez-vous cherché à rester aussi fidèle que possible à la réalité historique ?

C'est mon souci d'exactitude et de justesse qui nous fait vivre cette sensation d'être emporté par la force émotionnelle du film où tous les sens sont chamboulés. Nous aurions pu être séduits par l'expressionnisme, mais les images d'archives sont tellement plus saisissantes qu'à elles seules elles se suffisaient.

Comment avez-vous abordé les séquences des camps ?

On s'est posé beaucoup de questions avec Olivier Dahan car nous avions la volonté de respecter la véracité historique. Nous nous sommes nourris de récits, revu des documentaires essentiels comme *Nuit et Brouillard*, mais même si notre reconstitution se voulait rigoureuse, nous ne sommes pas allés aussi loin dans l'horreur que certains films où l'atrocité devenait une forme de voyeurisme. Nous nous sommes donc demandé comment donner cette sensation de cauchemar le plus total tout en conservant un minimum de dignité et un regard bienveillant. On a opté pour une atmosphère visuelle presque monochrome et, pour les baraquements, nous avons pris le parti du bois, pour accentuer la monochromie.

Après la guerre, Simone Veil entame sa reconstruction personnelle et sa construction politique.

C'est dans un univers poussiéreux que Simone commence sa carrière. Nous avons voulu montrer que la bureaucratie des années 50 – la justice, le milieu carcéral, l'administration – était un univers balzacien et que les prisons étaient déshumanisées. Nous avons souhaité mettre en avant la détermination de Simone Veil à lutter contre l'injustice et pour la dignité humaine : il s'agit d'une femme d'action évoluant dans des univers très masculins : le ministère, l'Assemblée Nationale, les meetings de campagne où il faut affronter la rage des fascistes et des machos.

Comment avez-vous reconstitué les moments les plus emblématiques comme le discours à l'Assemblée Nationale ?

Nous avons tourné à l'Assemblée Nationale et c'était une chance car il aurait été compliqué de reconstituer un décor aussi conséquent ! L'inspiration reste toujours la documentation, surtout quand il s'agit de personnages réels. On avait l'obsession d'être juste et de ne pas trahir la réalité des faits, mais on ne faisait pas un documentaire car on allait systématiquement chercher la partie la plus spectaculaire des décors. Parfois, la réalité dépasse la fiction et quand on voit des archives, cela nourrit cette réflexion : il faut aller dans ce sens, aller vers le plus spectaculaire pour pouvoir conserver cette sensation physique quand on découvre une image.

Et pour l'intimité du couple ?

Il s'agissait d'un travail sur le contraste, les textures : on a peint à la main les papiers peints et on a laissé dans ces espaces le calme et la beauté sans fard, qui incitent à la réflexion.

Comment s'est passée la collaboration avec Gigi Lepage ?

Je connaissais déjà Gigi car nous avions par le passé préparé un projet ensemble pour Olivier, qui ne s'était pas concrétisé. Gigi est une formidable collaboratrice avec une sensibilité à fleur de peau : on a réfléchi ensemble, on s'estentraîdés et on a partagé nos ateliers. Elle était impliquée dans le projet depuis le début et grâce à sa documentation extrêmement riche, elle nous a fourni des informations très précieuses sur l'organisation des camps.



ENTRETIEN

avec Gigi Lepage, créatrice de costumes



Qu'avez-vous pensé du scénario ?

Je me suis pris une claque dès la lecture ! Au départ, je craignais que la période très politique du parcours de Simone Veil soit un peu moins enthousiasmante, mais en réalité c'était un bonheur total de travailler sur toutes les époques, dont la partie politique, de 1974 aux années 1990.

Qu'est-ce que Simone Veil représentait à vos yeux ?

Une femme forte. Pour moi, c'était avant tout une figure politique très puissante que toutes les jeunes femmes devraient connaître. Mais j'étais loin de tout savoir de son parcours, notamment de son action en faveur des conditions d'incarcération des détenus en France et en Algérie. Je ne savais pas non plus en détail les horreurs qu'elle a vécues ! Et pas grand-chose de sa famille qui a qui a traversé tant de tragédie.

C'était une grande dame, un modèle de courage, ténacité, bienveillance et liberté.

Dans quel état d'esprit avez-vous abordé ce projet ?

Ayant fait mes débuts dans la mode, j'étais évidemment très excitée par les tenues Chanel de Simone Veil. En collaboration avec la Maison Chanel, j'ai eu la chance d'avoir entre les mains d'authentiques documents concernant les modèles Chanel que Madame Simone Veil portait, ce qui m'a grandement aidée, surtout concernant les matières et les couleurs.

Mais tout a été exaltant à travailler, des années 30 à La Ciotat, jusqu'aux années 90.

Pour la Shoah, il a fallu évidemment énormément se documenter via tout ce qui existe comme support sur cet effroyable sujet. Beaucoup de récits de personnes déportées, dont certains étaient parfois difficiles à lire. Je pense que nous avons lu des documents que peu de gens ont lus ou n'ont pas envie de lire, ce qui a longtemps été mon cas, tant les images sont dures à regarder et les récits douloureux. La Shoah est un sujet lourd et difficile à traiter. Nous avons travaillé en étroite collaboration avec un historien sur le sujet.

En synergie avec l'équipe déco, nous échangeons nuit et jour les informations, documents et artefacts, que nous partageons avec toutes les équipes concernées.

Quel travail de recherche avez-vous mené ?

Nous avons cherché à nous procurer tout genre de documentation possible : livres, magazines, BD, images d'archives etc. Les images de l'INA, en général, m'ont été très utiles. Pour les années 1930, je me suis inspirée des quelques photos que l'on trouve dans les livres et le net sur la vie de Simone Veil, et de même pour Milou, la sœur de Simone, et tous les membres de sa famille.

Pour la période de l'Occupation, nous avons évidemment beaucoup lu, sur la Shoah, sur les armées, la vie des gens sous l'Occupation etc.

Nous avons aussi eu l'immense plaisir d'échanger quelques mots avec Marceline Loridan-Ivens, née Marceline Rozenberg.

Pour le train de déportation, nous avons cherché le maximum d'informations sur le wagon 71, le wagon de déportation de Madame Veil, afin de se rapprocher au plus près de ce que nous avions tous lu.

Quelles sont les étapes importantes dans l'évolution vestimentaire de Simone Veil ?

La transition commence à son entrée au gouvernement, quand elle a commencé à porter des vêtements couture de la Maison Chanel qu'elle affectionne tout particulièrement et elle portera jusqu'aux années 90.

A l'époque, il était de rigueur pour les femmes politiques et épouses de membres du gouvernement de porter de la haute couture.

Les tailleurs Chanel iconiques de Madame Veil sont, à mon avis, les tailleurs de tweed et blouse soie bleu canard du 26 novembre 1974, le tailleur lainage bleu-vert-blanc-noir du 29 novembre 1974, dates auxquelles elle présente son projet de loi IVG, et le tailleur de tweed blanc et bleu glacier du 17/18 juillet 1979 au Parlement européen de Strasbourg.

Quelles libertés vous êtes-vous accordées ?

Sur 24 dates différentes, de 1937 à 2006, 110 rôles et 2700 figurants, j'ai eu la liberté d'imaginer les tenues de tous ceux que je n'ai pas

pu identifier sur photos ou vidéo.

Concernant la mère de Simone Veil, campée par Élodie Bouchez, il existe très peu de photos, dont la plupart sont des portraits.

J'essaie de me rapprocher du style de vêtements qu'elle portait, selon la situation... Et notamment de ces situations paisibles à La Ciotat dans le scénario où j'ai cherché à retranscrire la douceur de ces moments heureux.

Comment avez-vous abordé les scènes de déportation ?

Nous avons vu beaucoup de films sur le sujet et constitué une énorme documentation, comme je l'ai évoqué. Des recherches de vêtements, accessoires, photos de ces époques ont été collectés de toute part et nous avons confectionné tout ce que nous n'avons pas trouvé en l'état. Ensuite nous avons procédé à des essayages patine, réessayages et repatine...

Je me souviendrai toujours du premier jour de tournage de la partie Shoah en Hongrie quand nous approchions du plateau : il faisait encore nuit, il faisait froid, nous étions aveuglés par les lumières des gyrophares au loin au travers des arbres comme une soucoupe extraterrestre, des chiens aboyaient, des voix hurlaient et soudain cette énorme locomotive à vapeur qui crachait comme un dragon. À ce moment-là, on s'est dit « on y est ». L'émotion était forte.

Que retiendrez-vous de cette expérience ?

Un Pékin Express de travail ! Un tsunami d'informations, d'intervenants, de comédiens, de figurants, un véritable travail d'équipe et de solidarité entre équipes, d'échanges et de communications rythmés par autant de moments de rires que de larmes, autant de moments d'angoisse que d'exaltation. Tout le monde était impliqué, et c'était génial.



SIMONE VEIL EN QUELQUES DATES

Simone Jacob
naît à Nice.

1927

1944



Elle est arrêtée à seize ans lors d'un contrôle dans la rue, le lendemain des épreuves du baccalauréat.
Le 13 avril, elle est déportée à Auschwitz avec sa mère et sa sœur.



1945

Janvier : Les nazis déplacent les détenus d'Auschwitz (menacés par l'avancée de l'Armée rouge) au cours des terribles "marches de la mort".
Simone, sa mère et sa sœur arrivent au camp de Bergen Belsen.
13 mars : Sa mère meurt du typhus.
15 avril : Les Britanniques libèrent le camp.
23 mai : Elle rentre des camps avec sa sœur Milou, sans ses parents ni son frère.

1946

De retour à Paris, elle s'inscrit à Sciences Po. Elle y rencontre Antoine Veil qu'elle épouse.

1952

Elle s'installe à Stuttgart dans l'Allemagne occupée. Elle perd sa sœur dans un accident de voiture.

1954

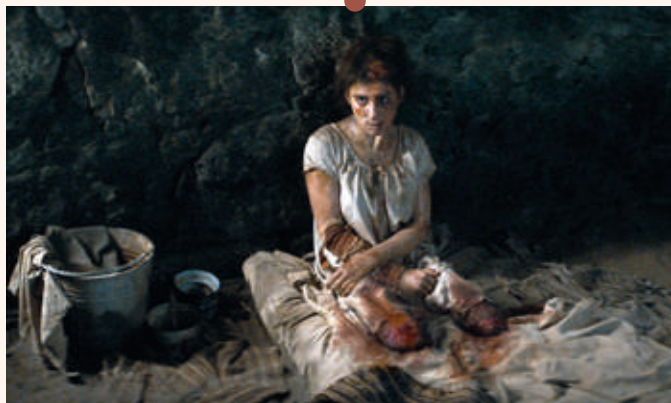
Elle accouche de son troisième enfant, Pierre-François.

1956

Devenue magistrate, elle est affectée à la direction de l'administration pénitentiaire, et œuvre à l'amélioration des conditions de vie des détenus, notamment les femmes.



1959



Envoyée en mission en Algérie pour inspecter les centres de détention,
elle se bat pour dénoncer les mauvais traitements
et obtient le rapatriement des prisonniers indépendantistes en métropole.

1970

Elle est nommée secrétaire
du Conseil de la Magistrature.

1974

Elle est nommée ministre de la Santé
du gouvernement de Jacques Chirac.
C'est la première femme ministre
de la V^e République.
Elle fait voter la loi autorisant
l'interruption volontaire de grossesse (IVG).



1993

Edouard Balladur
la nomme ministre des Affaires Sociales
et de la Santé.
Elle doit faire notamment face
à l'épidémie de VIH-SIDA.



1998

Elle est nommée
membre du
Conseil constitutionnel.

2001

Elle est élue présidente
de la Fondation
pour la Mémoire de la Shoah.



2004

Pour l'anniversaire des 40 ans de la libération
du camp d'Auschwitz,
elle y retourne pour la première fois.

2008

Elle entre à l'Académie Française.
La même année paraît son autobiographie, sobrement intitulée *Une vie* (Stock éd.).

2017

Simone Veil décède à l'âge de 89 ans,
quatre ans après son mari et sa sœur en 2013.
Un an après, le 1er juillet 2018,
elle entre au Panthéon



La figure de Simone Veil est au cœur des programmes officiels du Collège et du Lycée,
en Histoire et en EMC (Enseignement Moral et Civique).
C'est pourquoi Warner Bros. France et Marvelous Productions se sont associés au site Zéro de conduite
pour proposer un dossier pédagogique librement téléchargeable aux enseignants.

www.zerodeconduite.net/film/simone-le-voyage-du-siecle

Ceux-ci peuvent également réserver des séances spéciales pour leur classe dans les cinémas proches de leur établissement.

LE MÉMORIAL DE LA SHOAH, UN LIEU DE MÉMOIRE ET UN MUSÉE DÉDIÉ À LA SHOAH

Inauguré par Simone Veil et le Président Jacques Chirac le 27 janvier 2005, le Mémorial de la Shoah agrandi et rénové, est en Europe le plus grand centre de recherche, d'information et de sensibilisation sur l'histoire du génocide des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est un lieu de mémoire, de pédagogie et de transmission.

Le Mémorial de la Shoah travaille également depuis plus de 15 ans à l'enseignement des autres génocides du XXe siècle tels que le génocide des Tutsi au Rwanda, le génocide des Arméniens, celui des Hereros et des Namas en Namibie.

Situé à Paris au cœur du quartier historique du Marais, le Mémorial de la Shoah propose sur une surface totale de plus de 5 000 m² un parcours, une documentation exceptionnelle et de nombreuses activités pour mieux comprendre cette période tragique de l'histoire, la transmettre aux nouvelles générations et lutter contre le retour de toute forme d'intolérance.

A l'entrée du Mémorial, le visiteur découvre Le Mur des Noms, pierre gravée, qui porte les noms des 76 000 hommes, femmes

et enfants juifs déportés (dont 11 400 enfants) de France entre 1942 et 1944.

Au cœur du Mémorial, sous le parvis, la crypte est le tombeau symbolique des six millions de Juifs morts sans sépulture. En son centre reposent les cendres de victimes, recueillies dans les camps d'extermination.

Au même niveau que la crypte, le « fichier juif » déposé au Mémorial en décembre 1997. Plusieurs fichiers réalisés entre 1940 et 1944 par la Préfecture de la Seine recensent les identités des Juifs recherchés et arrêtés en région parisienne ainsi que les fichiers des internés des camps de Drancy et des camps du Loiret. Dans un vaste espace de 1 000 m², l'exposition permanente décrit le sort des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale et les mécanismes qui ont abouti à l'extermination de près de six millions d'entre eux.

Photographies, documents originaux, affiches, correspondances privées, objets, films... mettent en regard l'histoire collective et des destinées individuelles. L'exposition permanente se termine



Simone Veil inaugurant le Mur des Noms au Mémorial de la Shoah le 27 janvier 2005 avec le Président de la République Jacques Chirac © Pierre-Emmanuel Weck

par le Mémorial des enfants où quelques 4 000 photographies rappellent le sort des enfants juifs déportés de France.

Des expositions temporaires et de nombreux « Rendez-vous à l'Auditorium » (projections, rencontres, conférences...) sont proposés tout au long de l'année, ainsi qu'un programme de sensibilisation adapté au milieu scolaire. Le Mémorial reçoit chaque année plus de 3 000 groupes scolaires et forme plus de 8 000 professionnels. Le Mémorial propose également de nombreuses sources de documentation, accessibles à tous. Dans la salle de lecture, chacun peut avoir accès à l'exceptionnelle richesse du fonds documentaire avec 50 millions de pièces d'archives, 400 000 photographies et 80 000 ouvrages, 2 500 témoignages, 14 500 films – relatifs à l'histoire des Juifs en France et en Europe sous l'Occupation.

Chacun peut consulter des documents audiovisuels – témoignages de survivants, fictions, documentaires, archives radiophoniques et musicales...

Lueur d'espoir dans la sombre histoire de la Shoah, le Mur des Justes, érigé dans l'Allée des Justes qui jouxte le Mémorial, porte les noms des hommes et des femmes qui ont œuvré en France et ailleurs pour sauver des Juifs persécutés.

Le Mémorial regroupe aujourd'hui 6 sites en France :

- le Mémorial de la Shoah de Paris
- le Mémorial du site de Drancy (93)
- le CERCIL Musée - Mémorial des enfants du Vel d'Hiv à Orléans (Loiret)
- le Centre culturel Jules Isaac de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme)
- le lieu de mémoire du Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire)
- la gare de Pithiviers (inaugurée en 2022)



Mémorial de la Shoah

Musée et centre de documentation

memorialdelashoah.org

Nouvelle exposition "Simone Veil, un destin. 1927-2017" :

<http://expo-simoneveil.memorialdelashoah.org/>

YouTube : <https://www.youtube.com/channel/UCBgMczHpeYqs0Wv6ojlvZCA>

[UCBgMczHpeYqs0Wv6ojlvZCA](https://www.youtube.com/channel/UCBgMczHpeYqs0Wv6ojlvZCA)

Facebook : @MemorialShoah

Twitter : Shoah_Memorial

Instagram: <https://www.instagram.com/memorialshoahofficiel>

[memorialshoahofficiel](https://www.instagram.com/memorialshoahofficiel)

LISTE TECHNIQUE

Scénario original et dialogues.....	Olivier Dahan
Image.....	Manuel Dacosse
Costumes	Gigi Lepage
Décors.....	Christian Marti
Montage	Richard Marizy, Olivier Dahan
Musique originale.....	Olvon Jacob
1 ^{er} assistant réalisateur.....	Mathias Honoré
Cadre et steadicam	Valentin Monge
Scripte.....	Magali Frater
Création maquillages effets spéciaux et prothèses.....	Pop SFX Pierre-Olivier Persin
Son.....	Pierre Mertens
Mixage	Jean-Paul Hurier
Supervision musicale	Élise Luguern
Directeur de production	Guinal Riou
Producteurs associés.....	Prod Lab, Sonia Films et Scope Pictures

Produit par **Vivien Aslanian, Romain Le Grand, Marco Pacchioni**
Une coproduction **Marvelous Productions,**
France 2 Cinéma et France 3 Cinéma
En association avec **Scope Pictures**
Réalisé avec le soutien du **Tax Shelter du Gouvernement Fédéral
belge via Scope Invest**
Avec la participation de **Canal+, Ciné+ et France Télévisions**
En association avec **Indéfilms 8, Cofimage 31 et Palatine Étoile 17**
Avec le soutien de **la Région Ile-de-France**
Ventes Internationales **Other Angle Pictures**
En association avec **CN8 Productions**
Salles France **Warner Bros Pictures**



LISTE ARTISTIQUE

Elsa Zylberstein.....	Simone Veil (1968 – 2006)
Rebecca Marder.....	Simone Veil (1941 – 1962)
Élodie Bouchez.....	Yvonne Jacob
Judith Chemla	Milou
Olivier Gourmet.....	Antoine Veil (1974 – 2006)
Mathieu Spinosi.....	Antoine Veil (1946 – 1962)
Sylvie Testud.....	Marceline Rozenberg
Philippe Torreton.....	Jean-Paul Davin
Philippe Lellouche.....	Serge Klarsfeld

© 2020 – MARVELOUS PRODUCTIONS - FRANCE 2 CINÉMA - FRANCE 3 CINÉMA

